Modalisateurs, connecteurs, et autres formules énonciatives

Laurent Perrin

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/aes/500>

DOI : 10.4000/aes.500

ISSN : 2258-093X

Éditeur

Laboratoire LISAA

Référence électronique

Laurent Perrin, « Modalisateurs, connecteurs, et autres formules énonciatives », *Arts et Savoirs* [En ligne], 2 | 2012, mis en ligne le 15 juillet 2012, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/aes/500> ; DOI : 10.4000/aes.500

Ce document a été généré automatiquement le 30 avril 2019.

Centre de recherche LISAA (Littératures SAVoirs et Arts)

Modalisateurs, connecteurs, et autres formules énonciatives

Laurent Perrin

- 1 L'objectif de cette étude est d'ordre théorique général. Il concerne aussi bien les verbes dits « parenthétiques » (certains verbes de parole, d'opinion ou de perception dans certains de leurs emplois), que les adverbes ou adverbiaux « d'énonciation », jusqu'aux interjections, formules énonciatives, connecteurs et autres marqueurs discursifs. Relégués à la marge des théories grammaticales, échappant plus ou moins gravement aux propriétés des catégories dont ils relèvent à la base (sous un angle morphosyntaxique et diachronique), ces éléments représentent un défi général qui mérite d'être pris au sérieux. Il s'agit de déterminer s'ils peuvent finalement être l'objet d'une grammaire de la rection micro-syntaxique et dès lors être assimilés à des sortes d'adverbes, ou si en revanche ces éléments relèvent d'un autre niveau de relation, sémantico-pragmatique, qui ne serait nullement rectionnel et propositionnel, ni même de nature symbolique (sous un angle sémiotique). Reste évidemment dans ce cas à préciser en quoi et comment certaines expressions linguistiques pourraient ne pas être de nature symbolique, ne pas être soumises à des contraintes de rection grammaticale et de représentation conceptuelle ou propositionnelle. Est-ce une quête plus désespérée que de vouloir soumettre toute la sémantique à l'ordre du symbolique ? Rien n'est moins sûr.
- 2 Bien qu'aventureuse de prime abord, et toujours iconoclaste pour certains sans doute, cette option sera pourtant adoptée résolument dans cette étude, sous l'influence en cela de différentes hypothèses formulées tout de même de longtemps par Bally (1932), Benveniste (1966), et ensuite notamment par Culioli (1978), Milner (1978) ou Banfield (1982), ou encore à sa façon par Ducrot (1984), dont certaines observations se retrouvent aujourd'hui sous diverses formes chez Nølke (1994), Anscombre (2009), Kronning (2009), et finalement un peu partout, dans différents travaux récents sur l'un ou l'autre aspect formel de l'énonciation. Ces recherches diverses ont vocation à démontrer que les expressions énonciatives partagent certaines propriétés syntaxico-sémantiques, qui les opposent en bloc aux catégories lexico-grammaticales traditionnelles, associées aux contraintes de rection (au plan syntaxique) et de dénotation (au plan sémantique) en quoi

consiste leur fonction symbolique (dite aussi conceptuelle ou propositionnelle, selon les approches ou les terminologies).

- 3 Les expressions énonciatives appartiennent à une même catégorie fonctionnelle, étrangère et irréductible, transversale en quelque sorte, relativement aux catégories et fonctions associées à la construction de phrases et en particulier à l'expression de propositions en linguistique. Au plan syntaxique, ces expressions peuvent être plus ou moins extraites des phrases ou clauses dont elles relèvent, détachées de l'expression de propositions dont elles ne régissent (ou ne sont régies par) aucun élément, mais dont elles modalisent la prise en charge énonciative (Combettes 2006). Au plan sémantique, elles ne consistent pas à décrire, mais à montrer conventionnellement telle ou telle propriété de l'énonciation d'une clause ou période discursive dont elles relèvent (i.e. de leur propre énonciation, et de celle de la proposition qu'elles modalisent).
- 4 Sous un angle sémiotique, ce qui est énonciatif n'est pas symbolique, mais indiciel ; les expressions énonciatives ne sont pas des *symboles* (au sens peircien) consistant à *dénommer* ce qui est censé exister par ailleurs (le monde auquel les expressions réfèrent, qu'elles décrivent au plan propositionnel), mais des *indices* (ou symptômes) consistant à *montrer*, c'est-à-dire à attester conventionnellement, en vertu de leur présence matérielle dans le discours, ce qui est avéré contextuellement par l'énonciation de la phrase¹. Ces expressions résultent d'un processus de figement diachronique aboutissant au codage linguistique de la valeur pragmatique indicielle associée à l'énonciation d'une forme souvent symbolique à l'origine. Au terme de cette dérivation, qui correspond à une sorte de grammaticalisation (Traugott 1991, Combettes & Marchello-Nizia 2003) ou de pragmatization (Perret 1995), l'expression a perdu sa force de rection et sa valeur descriptive, en vue d'instruire linguistiquement sa valeur pragmatique. Plutôt qu'à la formation de nouveaux *lexèmes*, le figement aboutit alors à diverses formes de lexicalisation *formulaire*, c'est-à-dire de grammaticalisation par *délexicalisation* de l'expression (Perrin 2011). Seules les formules énonciatives parachèvent leur dérivation en se grammaticalisant sous la forme d'une catégorie spéciale, purement indicielle, c'est-à-dire à la fois détachée syntaxiquement, et descriptivement affaiblie ou défunte. C'est le propre justement des interjections et autres formules énonciatives, modalisateurs, connecteurs, au terme de leur dérivation diachronique, que d'acquiescer ce complet détachement syntaxico-sémantique qui les caractérise.
- 5 L'objectif de cette étude sera de démontrer que l'ensemble des expressions énonciatives, quelle que soit leur catégorie lexico-grammaticale originelle, correspond à une même sorte d'expressions linguistiques à l'arrivée, généralement ignorée des grammairiens, dont la fonction indicielle est de coder les opérations pragmatiques susceptibles d'être effectuées dans le discours. Ces opérations seront analysées sous l'angle de deux principales distinctions segmentales au plan discursif, qui correspondent à deux niveaux d'opposition sémantique entre formules énonciatives. La première opposition, entre modalisateur de proposition simple et connecteur, a souvent été étudiée sous l'angle de ce qui oppose les plans énonciatif et respectivement textuel à l'intérieur du sens (chez Combettes 2006, par exemple) ; ce qui a trait d'un côté à la subjectivité du locuteur ou énonciateur dans l'acte d'énonciation, et ce qui a trait d'un autre côté aux relations discursives entre différents actes à l'intérieur d'interventions (au sens Roulet 1985) ou périodes discursives complexes (macro-syntaxiques, selon Berrendonner 2002). Quant à la seconde opposition, elle repose sur ce qui sépare le niveau monologique d'une part, relatif à la construction des interventions ou périodes dont il vient d'être question, et le

niveau dialogique d'autre part, qui concerne la construction des échanges (selon Roulet), et corrélativement les formules modales que nous dirons précisément *dialogiques* et parfois *polyphoniques* (par opposition aux simples modalisateurs ou connecteurs). Nous observerons que ces oppositions permettent de rendre compte aussi bien du sens des interjections (abordées au point 2.1), que de celui des adverbes dits d'énonciation (en 2.2), et finalement des modalisateurs centrés sur un emploi parenthétique du verbe *dire* (ou autre verbe de parole ou d'attitude) (au point 3).

Interjections et adverbes d'énonciation

- 6 Le cas le plus révélateur, parmi les faits qui vont nous intéresser – au premier abord assez insolite dans le jardin bien ordonné des catégories lexico-grammaticales – tient peut-être à ce qui caractérise les interjections dites « onomatopéiques », ou « primaires » (Kleiber 2006) comme *oh !*, *ah !*, *ouf !*, *bof !*, *beurk !*, qui sont d'ailleurs de longtemps le laissé pour compte, le parent pauvre des analyses grammaticales et autres approches sémantiques². La contribution sémantique de *ah !* dans le passage ci-dessous, par exemple, n'intéresse pas les grammairiens car elle ne concerne en rien, de près ou de loin, y compris diachroniquement, la fonction symbolique du langage, les propriétés syntactico-sémantiques qui s'y rapportent :

(1) *Ah ! L'envie de s'en aller ! Pour dormir ! D'abord !* (Céline, *Voyage au bout de la nuit*, p. 33)³

- 7 Les interjections onomatopéiques ont souvent été assimilées à des sortes de cris, c'est-à-dire des indices que l'on pourrait dire « naturels » ou « contextuels » de telle ou telle émotion du sujet parlant (Tesnière 1936, 1959). La difficulté tient au fait que les interjections ne sont pas de simples cris, mais des cris pour partie codés. Les interjections onomatopéiques sont issues diachroniquement d'un cri dont la force indicielle s'est progressivement grammaticalisée. La différence entre le cri comme indice contextuel d'une émotion et l'interjection comme indice conventionnel est graduelle⁴. Ces observations ne seraient pas trop problématiques, compte tenu de la nature très particulière et en apparence marginale, parmi les formes linguistiques, des interjections onomatopéiques, si elles ne s'appliquaient également à de nombreuses expressions dont le lien au cri semble en apparence moins évident.
- 8 Ainsi les interjections dites « dérivées » comme *chic !*, *hélas !*, *allons !*, *voyons !*, *merde !*, tout comme de nombreux adverbiaux ou locutions adverbiales comme *enfin*, *tant mieux* dans le passage ci-dessous, sont également assimilables à des indices ou symptômes conventionnels de telle ou telle émotion ou attitude du locuteur qui les énonce, des effets pragmatiques qui en découlent :

(2) *Ouf ! C'est enfin terminé. La première étape de protection contre le tabagisme passif est en place. Tant mieux, n'en parlons plus ! La déferlante médiatique, l'assaut des hygiénistes et le haro des anti-fumeurs vont enfin s'arrêter [...].* (*Libération*, 2 février 2007)

- 9 Or ces expressions ne sont plus issues cette fois d'une émotion associée à un cri, mais de l'énonciation d'une clause centrée sur une expression symbolique à la base. Les interjections dérivées ne dérivent pas d'un cri, mais d'une routine interprétative associée à l'énonciation d'une forme symbolique au départ, en tant qu'indice contextuel de telle ou telle émotion. *Chic !*, par exemple, n'est autre que le produit d'une routine ayant consisté d'abord à dire que quelque chose est *chic* en un sens symbolique, en vue de manifester

symptomatiquement sa joie. *Enfin* résulte d'une routine associée à l'acte consistant à manifester son soulagement d'être arrivé à la fin d'une tâche, de voir la fin d'une épreuve ou d'un effort. *Tant mieux* d'une routine associée à une comparaison en faveur du mieux (on s'attendait à pire et on est donc soulagé). *Tant pis* d'une routine associée à une comparaison en faveur du pire. Et de même les jurons, insultes et autres blasphèmes sont issus de routines associées à l'énonciation d'expressions symboliques censurées par l'éducation, le respect, le sacré⁵. Et ainsi de suite pour l'ensemble des expressions à valeur d'indice ou symptôme conventionnel, qui ne sont autres que le résultat de routines interprétatives initialement fondées sur la force de symptôme attribuée contextuellement à l'énonciation de diverses formulations symboliques.

- 10 À l'arrivée de la dérivation, les inférences contextuelles associées symptomatiquement à l'énonciation de formulations symboliques n'ont plus lieu d'être et même ne sont plus applicables, car les expressions en question sont devenues des indices conventionnels de telle ou telle émotion ou attitude du locuteur qui les énonce, parfaitement détachées de leur force symbolique originelle et des inférences qui s'y rapportent. *Chic !* est ainsi devenu un indice conventionnel de la joie de celui qui l'énonce, tout à fait détaché des inférences susceptibles d'être associées à l'énonciation de l'expression symbolique, désormais homonyme, associée à la notion de chic. *Enfin* est l'indice conventionnel d'un soulagement succédant à une impatience du locuteur, pour ainsi dire aujourd'hui sans rapport à une quelconque inférence associée à l'idée de fin. Pas davantage que *ouf* n'a aujourd'hui de lien aux inférences associées à la prise en compte d'un soupir de soulagement. L'énonciation n'est plus dès lors exclusivement un événement de la réalité extralinguistique, mais bien une forme de virtualité instruite linguistiquement.
- 11 La plupart des interjections relèvent d'un ensemble ouvert de formules énonciatives dont la fonction indicielle est à la base de modaliser l'énonciation d'une proposition (le cas échéant d'une proposition sous-entendue, c'est-à-dire inférée contextuellement)⁶. Les interjections et autres formules énonciatives comme *oh !*, *ah !*, *ouf !*, *hélas !*, *chic !*, *merde !* ne contribuent à l'expression d'aucune proposition. Elles sont intégrées à une clause, mais détachées du contenu que cette dernière exprime symboliquement, dont elles n'ont pour fonction que de qualifier symptomatiquement le haut degré de prise en charge émotive ou subjective par le locuteur. Les interjections montrent le haut degré d'émotion du locuteur, relativement à l'énonciation d'une proposition ou à la prise en charge d'un contenu implicite. Ce faisant les formules attribuent aux phrases (ou clauses) dont elles relèvent, la valeur de périodes discursives à part entière. En (1) par exemple, *ah !* modalise l'énonciation du contenu de la séquence « l'envie de s'en aller » comme consistant à manifester le haut degré d'envie que ressent le locuteur, en tant que responsable de l'énonciation de la période ainsi formée. Le locuteur ne dit pas l'ampleur de son besoin de prendre le large en (1) ; il la montre. Tout comme il ne dit pas, mais montre son soulagement en (2). Ces effets interjectifs de haut degré émotif, qui agissent hyperboliquement sur le contenu de la proposition modalisée, ne correspondent en fait qu'à une certaine sorte de formules énonciatives, dont relèvent la plupart des interjections dans certains de leurs emplois.
- 12 La force illocutoire attribuée à une énonciation, lorsqu'elle n'est pas dénommée ou inférée contextuellement, repose également sur la fonction indicielle de formules modales (ou quasi-performatives) comme *oui*, *non*, *voyons*, *svp*, *merci*, relatives elles aussi à l'énonciation d'un contenu propositionnel. Les marques énonciatives indicielles servent à qualifier symptomatiquement les émotions et, comme nous allons le voir, les opérations

énonciatives du locuteur qui les énonce, la fonction pragmatique associée à l'énonciation du contenu qu'elles modalisent.

- 13 Outre leur rôle de modalisateur que nous dirons *simple* – associé à la force énonciative d'une clause simple en tant que période discursive à part entière, « asynaptique » selon un terme de Berrendonner (2002, 28) – il faut relever qu'un grand nombre de formules énonciatives, y compris certaines interjections émotives comme *oh !*, *ah !*, jouent parfois aussi un rôle de connecteur, plutôt que de simple modalisateur. C'est la première opposition annoncée en préambule, dont il sera question tout au long de cette étude. Certaines formules (ou certains emplois particuliers de certaines formules) établissent un lien entre l'énonciation de la proposition qu'elles modalisent et une énonciation ultérieure ou préalable, à l'intérieur d'une période complexe, composée de plusieurs clauses successives. L'interjection modalise alors l'énonciation d'un contenu comme un antécédent ou un enchaînement conclusif ou justificatif, par exemple, ou encore comme une opération de reformulation, de précision ou de réfection de ce qui précède⁷. Dans les exemples ci-dessous, les interjections *oh !* et *ah !* qualifient ce qui est exprimé dans la proposition modalisée comme une réfection des effets de ce qui précède :

(3) Pour parler franc, là entre nous, je finis encore plus mal que j'ai commencé... *Oh ! j'ai pas très bien commencé...* Je suis né, je le répète, à Courbevoie, Seine [...]... (Céline, *D'un Château à l'autre*, p. 9)

(4) Pour l'instant hein en tout cas on souhaite continuer à faire de l'action. *Ah !* on fait pas que ça hein [...] mais on souhaite maintenir ce type d'action parce que [...]. (corpus AIEM Borny, formatrice)

- 14 Dans l'incipit de *D'un Château à l'autre* en (3), l'interjection *oh !* joue un rôle de connecteur, plutôt que de simple modalisateur. *Oh !* modalise l'énonciation de la proposition « J'ai pas très bien commencé » comme une forme de révision de la proposition énoncée préalablement (« Je finis encore plus mal que j'ai commencé »), de certains sous-entendus qui s'y rapportent. En (4), interview d'une assistante sociale décrivant son activité dans la réinsertion professionnelle, l'interjection *ah !* joue un rôle analogue. *Ah !* ne qualifie pas ici un haut degré d'émotion de la locutrice ; ni la peur comme dans « *Ah !* Quelle horreur. Au secours ! », ni le dépit comme dans « *Ah !* là là ! Ne m'en parlez pas », ni une prise en compte (prise de conscience) soudaine comme dans « *Ah !* oui, c'est ça, vous avez raison ». *Ah !* est alors moins émotionnel qu'opérationnel. Il qualifie la valeur de réfection de la clause dont il relève (« *Ah !* on fait pas que ça ») relativement à ce qui a été dit précédemment (« On souhaite continuer à faire de l'action »). Quelles que soient les nuances de sens entre *oh !* et *ah !* dans ces deux derniers exemples, leurs effets émotifs reposent alors essentiellement sur leur fonction connective de réfection de ce qui précède⁸.

- 15 De façon générale, les formules énonciatives sont souvent polyvalentes entre différentes valeurs, notamment entre valeur exclamative ou émotive *simple* et valeur de connexion textuelle ou de liaison discursive. Nombreuses en effet sont les formules comme *oh !*, *ah !*, *enfin*, *quoi*, *quand même*, susceptibles de recevoir soit une valeur d'exclamation émotive (d'étonnement, de soulagement, de protestation ou autres), soit celle d'un connecteur ou marqueur de structuration discursive.
- 16 La force indicielle des formules énonciatives marque aussi par ailleurs une nette opposition entre ces fonctions pragmatiques à visée *monologique* d'une part (qui mettent en jeu des relations du rang de l'« intervention », au sens de Roulet & al. (1985), et n'impliquent pas d'autres instances énonciatives que le locuteur), et d'autre part

certaines fonctions pragmatiques à visée *dialogique* (qui concernent le destinataire et la structure d'un « échange », toujours au sens de Roulet & al.). On observe notamment que les formules à fonction dialogique sont souvent en outre *polyphoniques*, dans le sens où elles impliquent diverses sortes de reformulation, d'écho à une énonciation ou au point de vue du destinataire. On touche ici à la seconde opposition dont il a été question en préambule.

- 17 En (4) par exemple, les *hein* marquent un lien dialogique de l'énonciation de la période à son environnement discursif. Le rôle de *hein* n'est ni purement émotif comme pour d'autres interjections, ni de simple structuration monologique comme le *ah!* dans ce passage. Deux sortes de *hein* (ou d'emplois de *hein*) semblent pouvoir être sommairement dégagés dans les grandes lignes. Proche de *pas vrai ?*, *n'est-ce pas ?*, le premier *hein* est une formule hyperbolique consistant à solliciter une appréciation positive du destinataire, à lui faire entériner l'importance, la validité ou vérité de ce qui est exprimé dans la proposition modalisée. C'est le cas en (4), dont les *hein* prennent le destinataire à témoin de la valeur de ce qui est exprimé dans les séquences « *pour l'instant...* », et ensuite « *on fait pas que ça* ». Quant au second *hein*, assorti d'une prosodie interrogative, il se rapproche de *quoi ?*, *comment dites-vous ? pardon ?*, *plait-il ?* ou de *vraiment ?*, *pour de vrai ?* (plutôt que de *n'est-ce pas*). Ce second *hein* consiste à modaliser une proposition, souvent implicite, identifiée exclusivement au point de vue du destinataire, que le locuteur n'a même pas entendue ou comprise, ou qu'il juge impossible à croire, en vue de lui demander confirmation de ce qu'il vient de dire. *Hein* fonctionne alors comme une formule de demande de confirmation impliquant une forme d'allusion polyphonique au point de vue du destinataire.
- 18 Plus clairement encore, certains emplois de *ah!* comme formule de reprise sont également dialogiques et polyphoniques. Je renvoie à ce sujet – pour ceux qui se souviennent de leur lecture des albums de *Tintin* – à la colère du professeur Tournesol, ayant retrouvé temporairement l'usage de l'ouïe grâce à un appareil auditif, lorsqu'il reprend scandalisé les propos du Capitaine Hadock dans *Objectif lune* : « *Ah! je fais le zouave !* »⁹. Malgré la fureur de Tournesol, nul ne comprend ce *ah!* comme un cri de colère consistant à modaliser une prise en charge, par le locuteur, de la proposition « *Je fais le zouave* » (autrement dit à revendiquer furieusement son intention de faire le zouave). *Ah!* consiste ici à modaliser une simple prise en compte agrémentée d'un rejet, par Tournesol, de la l'imprudente accusation de Hadock. *Ah bon*, par exemple, sert exclusivement à modaliser une proposition comme une reformulation de prise en compte à la base, assortie de diverses formes de sarcasme ou même d'ironie dans certains cas ; il a pour fonction de marquer que le locuteur reformule, par cette proposition, le point de vue de son interlocuteur.
- 19 Nous reviendrons plus bas sur d'autres sortes de formules énonciatives à la fois *dialogiques* (au sens de Roulet & al. 1985), qui marquent une relation inter-interventions à l'intérieur d'un échange, et *polyphoniques*, qui modalisent une proposition comme la reformulation d'un point de vue censé avoir été énoncé préalablement, censé du moins représenter un point de vue d'autrui, d'un certain destinataire. La formule peut alors marquer soit une simple prise en compte de ce point de vue par le locuteur, soit diverses formes d'assentiment, de confirmation, de concession, mais aussi de réfutation, de sarcasme ou même d'ironie du locuteur. Les formules dialogiques polyphoniques concernent la relation que prétend établir le locuteur, son degré de prise en compte ou d'engagement,

de prise en charge, ou au contraire de désengagement, de refus d'un contenu associé à un point de vue d'autrui.

- 20 L'objectif de cette contribution sera finalement de préciser, à partir de différents exemples non seulement d'interjections, mais d'adverbes d'énonciation, et ensuite de verbes parenthétiques, les propriétés énonciatives indicielles susceptibles d'être associées aux expressions, quelles que soient leurs propriétés morpho-syntaxiques à la base.
- 21 Outre les interjections, l'ensemble des modalisateurs de proposition, adverbes d'énonciation et autres connecteurs possèdent une force indicielle et diverses fonctions pragmatiques analogues. Ainsi les adverbes d'énonciation comme *sincèrement*, *franchement*, *heureusement*, *naturellement*, *apparemment*, *vraiment*, *sûrement*, et autres syntagmes adverbiaux comme *entre nous*, *en un mot*, *au fond*, *au fait*, *en fait*, *à mon avis*, *en vérité*, *peut-être*, sont eux aussi des formules indicielles plus ou moins grammaticalisées¹⁰. Au plan syntaxique, les adverbes ou adverbiaux d'énonciation (tout comme les interjections) sont en position détachée (généralement antéposés ou postposés, ou encore en incise), relativement à une proposition modalisée. Ils se distinguent en cela des adverbes de manière (ou de constituant) comme *joyeusement*, *aimablement*, *gentiment*, *sévèrement*, *amèrement*, *en secret*, *entre toi et moi*, qui sont forcément intégrés à une proposition. On peut dire « *Heureusement*, Paul a réussi ses examens », mais pas « *Joyeusement* (au sens de Je te le dis joyeusement) Paul a réussi » ; On peut dire « *Entre nous* (ou *En confiance*), Paul a réussi », mais bien plus difficilement « *Entre toi et moi* (**En secret*), Paul a réussi ». Au plan sémantique, on peut observer que les adverbes d'énonciation, comme les interjections dérivées, sont plus ou moins affaiblis descriptivement (conceptuellement). Au terme de leur dérivation diachronique, les adverbes d'énonciation deviennent de pures formules énonciatives, dépourvues de sens descriptif symbolique. Un adverbe comme *naturellement*, employé comme adverbe d'énonciation, montre l'assentiment du locuteur, mais ne décrit plus la naturalité associée à la morphologie de l'adverbe de manière. « *Naturellement*, Paul a réussi » ne dit pas que la réussite de Paul est naturelle. En (5) l'adverbe marque l'assentiment, mais ne décrit pas la naturalité comme en (6). Il est employé comme adverbe d'énonciation en (5), mais pas en (6), où il a le rôle d'un adverbe de manière :

(5) Les auteurs n'hésitent pas à mettre en cause un lobby, l'American Israel Public Affairs Committee (AIPAC), qui est associé aux évangélistes chrétiens comme Tom Delay, Jerry Falwell, Pat Robertson, et aux néoconservateurs Paul Wolfowitz, Richard Perle, Bernard Lewis et William Kristol. *Naturellement*, devant une mise en question qui pourrait faire scandale, les hommes qui viennent d'être cités ne sont pas restés inactifs. (JD, *Le Nouvel Observateur*, 22 juin 2006)

(6) C'est donc *tout naturellement* que j'ai décidé de lui apporter mon vote et mon soutien. (Jacques Chirac, campagne présidentielle de 2007)

- 22 Et de même, les adverbes épistémiques comme *certainement*, *sûrement*, *vraiment*, *véritablement* montrent la croyance, mais ne décrivent plus la certitude ou autre propriété conceptuelle, contrairement aux adverbes de manière dont ils sont issus. On pourrait en dire autant d'un adverbe comme *apparemment*, relativement à sa valeur de perception visuelle en ancien français (proche de *visiblement* comme adverbe de manière)¹¹.
- 23 On retrouve, parmi les adverbes d'énonciation, les mêmes distinctions fonctionnelles qu'entre les interjections. Tout comme ces dernières en effet, selon notre premier facteur d'opposition sémantico-pragmatique, les adverbes d'énonciation se partagent entre des marqueurs émotifs comme *franchement*, *sincèrement*, *heureusement*, *apparemment*, *peut-être*, et des connecteurs comme *décidément*, *finalement*, *justement*, *précisément*, en

somme. Les premiers modalisent l'énonciation d'une phrase en tant que période, la prise en charge d'une proposition par le locuteur, le haut degré d'émotion qui s'y rapporte. Entre la fonction émotive des interjections comme *oh*, *ah*, *ouf*, *hélas*, *chic*, et celle d'adverbes d'énonciation comme *franchement*, *sincèrement*, *heureusement*, *apparemment*, les nuances de sens se recoupent. Dans le passage ci-dessous, par exemple, *ah !* pourrait être substitué à *sincèrement* sans perturbation sémantico-pragmatique majeure :

(7) Donc cette question-là n'est pas résolue, la question du chômage n'est pas résolue, les cinq mille milliards qu'annonce Gordon Brown, c'est quand même...
Sincèrement, c'est pas très très honnête ! (France Inter, *L'édito éco*, 1 avril 2009, Corpus14, Nathalie Gerber)

- 24 Quel que soit ce qui les distingue d'un cas à l'autre (entre subjectivité exclamative, appréciative, épistémique, ou autre), les adverbes comme les interjections sont alors des indices consistant à coder l'intensité d'une forme d'émotion ou attitude du locuteur, relative à la prise en charge d'un point de vue exprimé dans la proposition modalisée. L'émotion est ici au premier plan indiciel, comme arrachée malgré lui au locuteur par la situation. Rien de tel en ce qui concerne le second groupe d'adverbes, comme *décidément*, *finalement*, *justement*, ou lors de certains emplois de formules comme *oh*, *ah*, *enfin*, en tant que connecteurs (exemples (3) et (4)). Non que l'émotion, la subjectivité du locuteur disparaissent subitement, mais elles tiennent dès lors indirectement à la force de connecteur de la formule. En (8) et (9), l'emploi de *décidément* présente le contenu modalisé comme une forme de confirmation conclusive auto-initiée, fondée sur un argument préalable supplémentaire :

(8) Impossible, *décidément*, de se détourner du Proche-Orient. (Jean Daniel, *Le Nouvel Observateur*, 1-4 février 2009)

(9) Tout ce qui est intéressant se passe dans l'ombre, *décidément*. On ne sait rien de la véritable histoire des hommes. (Céline, *Le voyage au bout de la nuit*, p. 72)

- 25 La confirmation conclusive que manifeste *décidément* est une forme de consécution différente de ce qu'indiquerait *finalement*, en lieu et place de *décidément* en (8) ou (9) ou ailleurs, qui marquerait une sorte de révision conclusive. *Décidément* implique ainsi indirectement une subjectivité empreinte de fatalisme, relative à l'opération de confirmation conclusive qu'il instaure¹². Il s'oppose en cela à *finalement* qui marquerait une réorientation conclusive et donc une forme de remords ou du moins de remise en cause des croyances du locuteur, ou encore à *justement* ou à *précisément* qui impliqueraient en ce qui les concerne une forme de coïncidence d'orientation entre plusieurs arguments et donc une attitude plus ludique, de la part du locuteur.
- 26 Quant à notre seconde opposition, elle tient au fait que les formules énonciatives peuvent aussi servir à marquer une relation qui est à la fois *dialogique* (relative à un échange) et dans certains cas *polyphonique* à l'égard de la proposition modalisée, lorsque cette dernière est présentée comme une reformulation de ce que vient de dire ou de ce que pense le destinataire. Tout comme certains *hein* ou *ah, ah bon* (abordés en 2.1.3.), ou encore comme *oui*, *certes*, les adverbes comme *naturellement*, *parfaitement* ou *effectivement*, *en effet* impliquent une forme de reprise ou du moins de rappel, si ce n'est de reformulation hétéro-initiée, tout à fait exclue par *sincèrement* et que n'impliquent en rien les adverbes comme *heureusement*, *décidément* ou *finalement*. La substitution de *naturellement* à *décidément* en (8) et (9) à ce sujet est éloquente. Contrairement à *décidément* qui marque un effet de confirmation auto-initiée, y compris lorsqu'il est contextuellement avéré que le locuteur enchaîne et reformule le contenu d'une

intervention de son interlocuteur, *naturellement* marque un effet de reprise par le locuteur du point de vue d'autrui, un effet polyphonique externe (au sens de Nolke 2006), y compris lorsque l'interlocuteur ne partage pas réellement le point de vue qui lui est imputé. Entre *naturellement*, *parfaitement* ou *effectivement* d'une part, et *sincèrement*, *heureusement*, *décidément* ou *finalement* de l'autre, certains adverbes comme *certainement*, *évidemment*, *précisément*, *assurément* semblent polyvalents (ou indéterminés) ; ils marquent tantôt un effet de reprise polyphonique hétéro-initiée, tantôt une simple opération de modalisation ou de consécution, de reformulation auto-initiée de la part du locuteur. Parmi les adverbes d'énonciation que nous appellerons désormais *polyphoniques*, diverses sous-classes peuvent être évidemment distinguées, entre marqueurs de simple prise en compte, de confirmation, concession, et même de réfutation, de sarcasme ou d'ironie dans certains cas plus spécialisés.

- 27 Les adverbes comme *naturellement*, *parfaitement*, *effectivement*, *absolument* instaurent une relation dialogique de l'ordre de l'assentiment ou de la confirmation, de l'accord à l'égard d'autrui. Ces adverbes modalisent diverses formes de prise en charge du point de vue d'autrui par le locuteur, qui vont de la concession (qui est une forme d'engagement relatif, limité par le renversement argumentatif qui s'y adosse généralement) à la surenchère confirmative du locuteur. Cette relation s'oppose d'une part aux simples prises en compte, par le locuteur, du point de vue d'autrui, et d'autre part aux formes de réfutation que marquent certains adverbes comme *franchement*, *vraiment*, *véritablement*, *en vérité*¹³. En (10) et (11), par exemple, *vraiment* et *franchement* (en même tant que *non*, *qu'est-ce qu'on...*) marquent une forme de réfutation par le locuteur de ce qui est exprimé dans la proposition modalisée :

(10) Fut-il *vraiment* cet homme de guerre converti sur le tard à la paix ? Ariel Sharon a peu de choses en commun avec le portrait que tirent de lui [...]. (*Le Temps*, 11 janvier 2006)

(11) Non ça c'est aussi un truc faux de dire que *c'est des profiteurs*. *Qu'est-ce qu'on profite d'un RMI franchement ?* (Corpus AIEM Borny)

- 28 Nous parlerons alors d'emplois polémiques *directs* de *vraiment* et *franchement*, par opposition à certains emplois polémiques *indirects* de ces adverbes, comme en (12) :

(12) J'ai eu beaucoup de portes qui se fermaient quoi en fait <ouais> et j'ai été *vraiment déçue franchement*. (Corpus AIEM Borny)

- 29 Sans insister sur l'emploi de *vraiment* dans ce dernier exemple, à la fois énonciatif et (toujours) prédicatif en l'occurrence, on peut noter que *vraiment* et *franchement* ne consistent pas alors à réfuter la proposition modalisée *j'ai été déçue*, mais qu'ils impliquent néanmoins une forme de réfutation d'un point de vue contraire, imputé à un destinataire virtuel, censément en désaccord avec le locuteur. Qu'il soit direct ou indirect, l'emploi de *franchement* en particulier impose à lui seul un contexte polémique¹⁴. Nous y reviendrons à la toute fin de cette étude, à propos de différents emplois polémiques associés aux modalisateurs parenthétiques.

- 30 Il va sans dire que beaucoup de formules sont polyvalentes entre ces différentes valeurs, qui sont évidemment poreuses. Un adverbe modal comme *peut-être*, par exemple, n'est pas forcément employé comme un modalisateur épistémique manifestant l'incertitude du locuteur, relativement à ce qui est exprimé dans la proposition modalisée. En (13) par exemple, *peut-être* ne marque pas le doute du locuteur, mais une forme d'assentiment concessif à l'égard de l'énonciation d'une proposition imputée au destinataire :

(13) Obama a *peut-être* gagné, mais le Parti démocrate est un champ de bataille.
Après une résistance farouche, Hillary Clinton a finalement reconnu sa défaite. (*Le Point*, 12 juin 2008)

- 31 À côté de ses emplois respectivement épistémiques et concessifs, *peut-être* peut aussi marquer une forme de réfutation, lorsqu'il est postposé comme dans « Obama a gagné *peut-être*, tu rigoles ? » Entre ces trois *peut-être*, les différences d'emplois ne sont pas loin de séparer trois unités lexico-grammaticales distinctes.

Modalisateurs parenthétiques

- 32 Outre les interjections et les adverbes d'énonciation, les formules énonciatives reposent aussi fréquemment sur des constructions verbales dites *parenthétiques* (au sens de Urmson 1952), centrées sur un verbe de parole ou d'attitude comme *dire* ou *penser*. Au plan syntaxique, les modalisateurs parenthétiques peuvent être issus de constructions liées comme *je dirais que...*, *je pense que...*, *j'imagine que...*, dont le verbe à la première personne consistait à régir, au départ, une proposition complétive en *que*. Le détachement relevé précédemment en ce qui concerne les adverbes d'énonciation correspond alors à un affaiblissement de la force de rection du modalisateur, qui autorise son déplacement en incise ou en postposition¹⁵. On peut dire aussi bien, à peu près indifféremment, « *Je pense* que Paul est un garçon sérieux », que « Paul est un garçon sérieux, *je pense* », ou encore « Paul, *je pense*, est un garçon sérieux ». Ces déplacements sont plus difficiles lorsque le verbe a conservé sa pleine force de rection. Dans le cadre de constructions comme « Paul est un garçon sérieux, *j'observe* (ou *je considère, je cogite*) », ou comme « Paul, *j'observe*, est un garçon sérieux », le détachement n'est pas neutre syntaxiquement, car la force indicielle associée au clivage de la construction n'a pas (encore) atteint diachroniquement le comportement de la formule. Au terme de leur dérivation diachronique, les formules parenthétiques issues de constructions liées jouent un rôle analogue à celui de constructions libres comme *je vous dis pas*, *je vous dis que ça, c'est pas peu dire*, *soi-disant*, *tu parles*, *tu penses*. Qu'elles soient libres ou liées à la base, l'ensemble de ces constructions verbales parenthétiques jouent un rôle analogue.
- 33 Au plan sémantique, les modalisateurs parenthétiques confirment nos observations sur les interjections et les adverbes d'énonciation. Ils sont alors plus ou moins affaiblis descriptivement, à mesure que se renforce leur valeur indicielle de symptôme. Cet affaiblissement descriptif (ou conceptuel, symbolique) est bien entendu graduel, selon le degré de codage, de grammaticalisation, de la force indicielle de l'expression. Certaines observations semblent révéler que la force indicielle de *Je pense* est davantage codée que celle de *je crois*, qui l'est davantage que celle de *j'observe* ou *je considère*. Les formules comme *soi-disant*, ou même *tu parles*, en tant que marqueurs de réfutation, sont davantage grammaticalisées que *tu rigoles*, ou *c'est vous qui le dites*. À l'origine, *tu parles* avait toute sa force descriptive et devait déclencher une inférence du genre « *Tu peux parler, les paroles sont vaines, je ne suis pas d'accord avec toi* ». À l'arrivée de la dérivation diachronique désormais, une telle inférence n'a plus lieu d'être. L'expression est devenue simplement l'indice (ou symptôme) conventionnel d'un rejet, par le locuteur, de la proposition modalisée. La différence entre *tu penses* comme formule d'assentiment, et *penses-tu* comme formule de réfutation en témoigne notamment.
- 34 Comme on peut s'y attendre, les formules en *dire* ou autres verbes de parole ou d'attitude ont globalement les mêmes fonctions pragmatiques que celles observées en vue de rendre

compte des interjections et adverbess d'énonciation. Afin de nous y retrouver plus aisément, nous classerons désormais ces fonctions en trois grandes catégories A, B et C, fondées sur les deux grandes oppositions dont il a été question précédemment. La première opposition rend compte de ce qui sépare les formules modales simples d'une part, de la catégorie A, qui manifestent une attitude ou émotion associée à la prise en charge par le locuteur d'un énoncé isolé comme période discursive à part entière, et d'autre part les connecteurs de la catégorie B, dont la fonction est de mettre en relation la proposition modalisée avec son environnement discursif *monologique*. Quant à notre seconde opposition, elle concerne ce qui sépare les formules modales de la catégorie C, *polyphoniques* et *dialogiques*, des formules associées aux catégories A et B indifféremment. La suite de cette étude a pour objectif de classer simplement les principaux modalisateurs parenthétiques en fonction de ces trois grandes catégories, le cas échéant à l'intérieur de diverses sous-catégories qui les composent respectivement.

- 35 Les modalisateurs de la catégorie A, tout comme les interjections ou adverbess correspondants, sont des indices d'intensité marquant le degré d'*engagement émotif* du locuteur relativement à l'énonciation d'une proposition. Ils attribuent ce faisant à cette énonciation la force d'une période discursive.
- 36 On peut distinguer, à l'intérieur de cette catégorie A, celles qui manifestent une sorte d'*engagement hyperbolique* du locuteur, qui rejaillit généralement sur le haut degré de telle ou telle propriété attribuée à un objet dans la proposition modalisée.
- 37 Le cas le plus net à ce sujet tient aux modalisateurs *exclamatifs* comme *dire que...*, *voilà que...*, *voilà-t-y pas que...*, *dis donc !* Dans le cadre d'un énoncé comme « *Dire que Paul a réussi ses examens !* », l'*engagement exclamatif* marque une prise de conscience subite, par le locuteur, de ce qui est exprimé dans la proposition modalisée. Il présente cette proposition comme arrachée malgré lui au locuteur, en vue de marquer une forme de surprise, teintée d'admiration ou autre émotion appropriée. Comme pour les interjections et adverbess d'énonciation, l'*engagement émotif* du locuteur rejaillit alors, lorsque cela est possible, sur la gradualité du contenu modalisé. Dans l'exemple suivant, le locuteur ne dit pas que 40 ans, c'est long. Il le montre en vertu de la force indicielle de la formule :
(14) Dire que je viens d'en prendre pour 40 ans ! (Cf. <http://www.lemonde.fr/societe/>)
- 38 À côté des modalisateurs d'*engagement exclamatifs*, certains parenthétiques comme *j'veis te dire*, *j'te dis que ça*, *je vous dis pas*, *c'est moi qui vous le dit* marquent une forme d'*engagement assertif* de la part du locuteur. Sans nous attarder sur ce qui oppose l'exclamation à l'assertion, on peut noter que l'*engagement assertif* n'évoque plus une prise de conscience subite, une forme de surprise du locuteur, mais conserve la faculté hyperbolique de dramatiser son émotion, en vue d'accentuer le haut degré de telle ou telle propriété représentée au plan propositionnel. *C'est moi qui vous le dit* dans l'exemple ci-dessous (en même temps que l'interjection retranscrite par *Piouff*) aggrave la longueur de la route :
(15) *Piouff. La route est longue. C'est moi qui vous le dit.* (Cf. <http://perles2pluie.cowblog.fr>)
- 39 On aggrave la fureur de Paul si l'on dit « *Paul était fâché, j'veis te dire* (ou *je te dis que ça, je te dis pas, je te raconte pas*) ». Dans le cadre d'un énoncé comme « *Paul a acheté une voiture, je te dis que ça* », l'aggravation rejaillit sur l'un ou l'autre des caractères de la voiture (sa cherté, sa beauté). *Je vous dis pas* aggrave le prix en (16) et l'odeur en (17) :
(16) *Je vous dis pas le prix, c'est indécemment !* (Cf. <http://www.igeneration.fr>)

(17) *Je vous dis pas l'odeur.* (Cf. la Pub : <http://www.dailymotion.com>)

- 40 En position liée, comme introducteur de syntagme nominal, *je vous dis pas...* reste généralement interprétable selon sa force de rection et sa valeur descriptive originelle. (16) et (17) sont ainsi toujours compatibles avec une inférence du genre « Le locuteur ne veut pas dire le prix car il est trop élevé », « S'il renonce à décrire l'odeur, c'est qu'elle est trop affreuse ». En position détachée, en revanche, dans le cadre de constructions comme « L'odeur, *je vous dis pas* », l'inférence n'a plus lieu d'être, car la force indicielle de la formule est alors intégralement codée. Le détachement neutralise dans ces conditions les dernières velléités rectionnelles et propositionnelles de la formule, qui fonctionne dès lors comme un pur modalisateur indiciel. En (18), par exemple, *je vous dis pas* dramatise les déboires du locuteur (représentés par antiphrases en l'occurrence), sans du tout faire allusion à un quelconque renoncement de sa part à dire quoi que ce soit :

(18) Il avait piqué dans un nerf ! *La joie, je vous dis pas !* [...] Beaucoup de séances couteuses mais peu de résultats. il me demandait de faire des exercices : pointe talon pointe talon, *passionnant je vous dis pas...* [...] [Il m'a dit] Je n'ai qu'une chose à vous dire : vous devez vivre avec ! *Ca fait vachement plaisir à entendre, je vous dis pas !* (Cf. <http://www.vulgaris-medical.com>)

- 41 Toujours dans la catégorie A, certaines formules assertives manifestent, à l'inverse des précédentes, diverses formes de mises en jeu de l'émotion du locuteur non par hyperbole, mais par *euphémisme* ou *litote*, associées à un contrôle par la *retenue*, plutôt qu'à un engagement frontal et spontané du locuteur, face à l'émotion suscitée par le contenu de la proposition modalisée. Dans le cadre d'un énoncé comme « *C'est pas pour dire*, mais Paul était hors de lui », ou « Paul est sorti de ses gonds *je dois dire* (il faut le dire, pour dire) », l'attitude est alors de désamorcer, de dédramatiser l'émotion du locuteur, relative à la fureur de Paul au plan propositionnel. Les formules assertives de retenue peuvent être plus ou moins grammaticalisées, soit comme marqueurs épistémiques (*je dirais que, quelque chose me dit que..., rien ne dit que..., ce n'est pas dit, pour ainsi dire, proches de je pense, peut-être*), soit comme marqueurs médiatifs (ou évidentiels)¹⁶ de perception (*on dirait que..., ne dirait-on pas que..., on dirait pas* (proches de *apparemment, visiblement, il me semble*), lorsqu'elles n'ont pas une simple valeur de ponctuant de la conversation à l'oral (*je dirais, je veux dire, j'sais pas, euh*).
- 42 Enfin une dernière observation, pour conclure ce passage en revue bien trop hâtif des modalisateurs de la catégorie A, certaines formules de retenue ont pour effet de modaliser non seulement un contenu propositionnel, mais ce que j'ai appelé ailleurs la voix du locuteur (Perrin 2007, 2009), c'est-à-dire la force locutoire, la prise en charge de l'expression associée à l'énonciation de la proposition modalisée. Dans le cadre d'un énoncé de la forme *Paul était « furax » si j'ose dire* (ou *on va dire, j'allais dire, si l'on peut dire, comme qui dirait*), les modalisateurs ont pour effet, contrairement aux précédents, de modaliser le recours au mot *furax*, de mettre sous contrôle le registre auquel la forme linguistique de la proposition modalisée fait alors allusion. Parmi les formules de cette sous-catégorie, *c'est bien le cas de le dire* notamment est un cas à part, qui consiste plus précisément à modaliser l'usage d'une expression comme une forme de syllepse, associée donc à la fois figurément et littéralement à ce qu'elle représente. Un énoncé comme « *Paul, c'est bien le cas de le dire, a 'pataugé' dans ses explications* » n'a de sens que si le verbe *patauger* entre en résonance littérale avec le contexte ; si par exemple les explications de Paul consistaient à s'excuser d'avoir laissé déborder sa baignoire. En l'absence de relation sylleptique de ce genre, *c'est le cas de le dire* serait inadéquat.

- 43 Quant aux modalisateurs et formules de la catégorie B, attestant d'une relation *monologique* entre séquences discursives, on peut s'attendre à ce qu'ils correspondent aux différentes familles de connecteurs habituellement identifiées, notamment argumentatifs¹⁷. Conformément à ce que nous avons observé à propos des interjections et adverbes, s'ils se rapportent alors indirectement à l'émotion du locuteur, c'est essentiellement par le biais des opérations discursives qu'ils instruisent.
- 44 On peut regrouper notamment, parmi les connecteurs, différents modalisateurs marquant un enchaînement *conclusif* comme *c'est dire (si...)*, *inutile de dire (que...)*, *ça va sans dire*, *y a pas à dire*, *comme quoi*. Dans le cadre d'un énoncé comme « *C'est dire* si Paul est aux anges », le modalisateur pourrait sans trop de dommage être remplacé par l'un ou l'autre membre du paradigme, qui ont tous en commun d'instruire la recherche d'un argument préalable ou implicite, susceptible de justifier la proposition modalisée comme conclusive. En (19), *C'est dire si* modalise la proposition « la génétique diffère » comme une conclusion fondée sur un argument préalable relatif aux compétences du paysan auvergnat :
- (19) Un paysan auvergnat ne reconnaît pas comme frêne un plant de frêne produit en Normandie... *C'est dire si la génétique diffère !* (Cf. www.semencemag.fr)
- 45 À l'instar des adverbes d'énonciation comme *décidément*, *finalement* qui relèvent du même paradigme conclusif, ces expressions comportent entre elles des nuances de sens plus ou moins accentuées. Analogue de *décidément*, *y a pas à dire* marque une confirmation conclusive, qui n'est pas dépourvue d'effets hyperboliques ; il modalise le contenu d'une proposition comme une conclusion non seulement étayée, mais confirmée par un argument préalable. Dans les exemples ci-dessous, *y a pas à dire* a un effet de confirmation plus marqué que dans le cadre d'un énoncé comme « L'iphone *c'est dire* si c'est du solide », « *Il va sans dire* qu'Obama est un mec cool » :
- (20) L'iphone *y a pas à dire* c'est du solide ! (Cf. www.digimagz.fr)
- (21) Obama *c'est* un mec cool, *y a pas à dire*... (Cf. www.ebeho.wordpress.com)
- 46 Contrairement par ailleurs aux autres membres du paradigme, qui peuvent indifféremment être antéposés ou postposés à la proposition modalisée, *c'est dire* ne peut en aucun cas être postposé à cette proposition, mais il peut par ailleurs être énoncé isolément, modaliser un sous-entendu. En (22), *C'est dire* ne modalise pas la proposition qui précède (« Toyota va mal »), mais implique une forme de reprise implicite d'une proposition antérieure (« *C'est dire* si la situation est difficile ») modalisée au titre de conclusion. Les autres membres du paradigme ne sauraient lui être substitués dans cette situation, car ils modaliseraient alors rétroactivement la proposition « Toyota va mal » :
- (22) Ensuite, la situation du constructeur [Peugot-Citroën] [...] est très difficile, comme celle de tous ses concurrents. On sait même que Toyota va mal, *c'est dire*. La production pourrait encore baisser de 20 à 30 % cette année. (France Inter, *L'édition* éco, 30 mars 2009, Corpus 2 NG)
- 47 À l'inverse des précédents, certains modalisateurs de la catégorie B attestent d'une opération de *justification*, plutôt que d'un enchaînement conclusif. Les formules comme *il faut dire (que...)*, *autant dire (que...)*, *pour tout dire* modalisent à mon sens, chacun à leur manière, diverses opérations de justification. Certaines imposent une conclusion préalable explicite. *Il faut dire que...*¹⁸, par exemple, modalise une proposition comme un argument ajouté a posteriori ou plutôt après coup, après un antécédent conclusif explicite, comme dans « Paul est aux anges. *Il faut dire* qu'il a réussi ses examens », ou encore dans le passage ci-dessous :

(23) Olivier Masset-Depasse [...] était hier au septième ciel tant l'accueil de son film [« Illégal »] fut à la hauteur de ses espoirs [...]. *Il faut dire que le sujet est universel [...]* (Cf. www.lalibre.be)

- 48 D'autres en revanche comme *c'est tout dire, ça veut tout dire, c'est pas peu dire* modalisent un argument en vue de suspendre au contraire l'explicitation d'une conclusion sous-entendue. Difficilement substituables à *il faut dire que* dans l'exemple précédent en raison du caractère explicite de la conclusion qui précède, un énoncé comme « Le sujet est universel, *c'est tout dire* (ou *ça veut tout dire*) » permet de sous-entendre que le locuteur a des arrières pensées conclusives. Un énoncé comme « Paul a réussi ses examens *c'est tout dire* (ou *ça veut tout dire*) », sous-entend indirectement une conclusion comme « Les examens devaient être faciles » ou « Il y eu de la fraude », par exemple.

- 49 Outre les conclusifs et les justificatifs, il y a bien sûr les *adversatifs* (proches de *mais, quand même, pourtant, cependant*), lorsque la formule modalise une proposition comme anti-orientée relativement à ce qui précède, orientée en faveur d'une conclusion inverse. À l'intérieur du paradigme des adversatifs, *ceci dit, cela dit* se comportent comme *mais* :

(24) <http://groups.skyrock.com/group/4da7-L-alcool-ne-resoud-pas-les-problemes-Ceci-dit-l-eau-et-le-lait-non-l'eau-et-le-lait-non-plus>. (Cf. <http://groups.skyrock.com>)

- 50 Tandis que on a beau dire, par exemple, ou y a rien à (re)dire, quoi qu'on puisse dire, quoi qu'on die (en ancien français), se rapprochent de *pourtant* ou *quand même*.

- 51 Les adversatifs se distinguent notamment des correctifs comme *à vrai dire, disons, je veux dire, j'entends*, qui modalisent une proposition non comme l'inversion argumentative, mais comme la révision d'une prédication préalable. À l'intérieur de ce paradigme, la différence entre *disons* et *que dis-je ?* par exemple – qui correspond d'assez près, parmi les interjections correctives, à l'opposition entre *oh* et *ah* comme connecteurs analysées en 2.1.2 – est intéressante. *Disons* marque un réajustement par affaiblissement de la prédication associée à la proposition modalisée relativement à ce qui précède. *Que dis-je* en revanche marque un réajustement par renforcement de cette prédication¹⁹. Pour cette raison ces expressions ne sont pas permutable en (25) et (26) :

(25) Le fait qu'aucun acteur financier n'échappe à la supervision, *disons au contrôle*, est-ce que cela va redonner la confiance nécessaire au crédit et à la relance ? (*L'édition éco*, 5 avril 2009, Corpus 16 NG)

(26) Cette école où l'on menace – *que dis-je ?* – où l'on frappe les institutrices avec des couteaux de cuisine [...]. (*Le Nouvel Observateur*, F. Bazin 2009)

- 52 Pour terminer ce survol des expressions de la catégorie B, à fonction de connecteur, on peut encore mentionner les simples *reformulatifs* auto-initiés comme *c'est-à-dire, autrement dit, ou entendez, à savoir*, qui modalisent une proposition comme une simple reformulation de ce qui a été dit préalablement, visant à qualifier plus adéquatement, à résumer ou à préciser un point de vue préalablement exprimé (ou du moins assumé) par le locuteur. Les formules de simple reformulation sont compatibles avec diverses sortes de consécutives, justifications, éclaircissements d'un jugement préalable du locuteur :

(27) Le marché, c'est une action, une voix, 10 000 actions, 10 000 voix, *autrement dit le contraire de la démocratie : un homme une voix*. (France Inter, *L'édition éco*, 5 mars 2009, Corpus 23 NG)

- 53 Parmi les reformulatifs auto-initiés tout comme parmi les correctifs et autres connecteurs, certaines locutions comme *que dis-je*, ou *en d'autres termes, en un mot* portent sur la voix du locuteur, non seulement sur le contenu, mais sur la forme linguistique associée à l'énonciation de la proposition modalisée.

- 54 Les formules à fonction de connecteur reformulatif auto-initié dont il vient d'être question, qui agissent sur un plan exclusivement monologique, ne doivent pas se confondre avec les modalisateurs *dialogiques* et *polyphoniques* de la catégorie C, qui modalisent une proposition comme la reformulation d'un point de vue de l'interlocuteur, du moins d'un destinataire virtuel auquel le discours s'adresse. Diverses sous-catégories peuvent également être identifiées à ce niveau.
- 55 Proches de *précisément, absolument, naturellement, effectivement, oui, bien sûr, voilà, c'est ça*, une très grande variété de modalisateurs verbaux marquent l'*assentiment* du locuteur à l'égard de la reformulation hétéro-initiée qu'ils modalisent.
- 56 Parmi les formules d'assentiment, on peut regrouper notamment celles qui attestent d'un assentiment que nous dirons *confirmatif* ou *renforcé* de la part du locuteur, non dépourvu d'effets hyperboliques, au sens entendu précédemment. Différents modalisateurs centrés sur le verbe *dire* à la deuxième personne comme *tu peux le dire, tu l'as dit, ou à qui le dis-tu ?, à qui le dites-vous ?,* ou sur le verbe *penser* comme *tu penses, vous pensez, pensez-donc*²⁰, diverses interpellations comme *tais-toi ! taisez-vous !* (courantes en Suisse romande), ou autres locutions comme *c'est clair, et comment !, je veux !* jouent ce rôle :
- (28) – [...] pas facile comme situation
 – À qui le dis-tu c'est clair que c'est une situation difficile. (Cf. <http://forum.aufeminin.com>)
- 57 Certaines formules sont assorties d'une force de reproche, comme *je ne vous le fais pas dire, vous ne croyez pas si bien dire*. Quelles que soient leurs nuances de sens d'un cas à l'autre, les formules d'assentiment confirmatif engagent la clôture d'un échange ouvert préalablement par l'interlocuteur au plan interactionnel. Une correspondance peut être établie entre ces formules d'assentiment renforcé et les modalisateurs d'engagement hyperbolique assertifs de la catégorie A (comme *j'avais t'dire, j'te dis pas*, déjà présentées), ou encore avec certains modalisateurs de confirmation conclusive auto-initiée de la catégorie B (comme *y a pas à dire*, comme discuté plus haut). Toutes ces formules ont des effets hyperboliques analogues ; elles ne se distinguent que relativement à leurs propriétés dialogiques-polyphoniques pour ce qui concerne la catégorie C, asynaptiques ou respectivement monologiques pour ce qui concerne les catégories A et B abordées précédemment.²¹
- 58 Nous parlerons par ailleurs d'assentiment *forcé* ou *concedé, concessif*, tout à fait dépourvu d'effets hyperboliques, afin de rendre compte de la force indicielle de formules comme *je dis pas*²², ou *j'entends bien, je vois bien, je sais bien, admettons, mettons, me direz-vous, c'est vrai, sans doute, certes*, qui modalisent l'énonciation d'une proposition comme une forme de prise en compte retenue, ou temporaire, temporisée par le locuteur, du point de vue de son destinataire²³. Les formules d'assentiment concedé se rapprochent de certaines formules de retenue de la catégorie A (comme *je dois dire, je dirais*, analysées en 3.1.2), à ceci près que la retenue du locuteur est alors non seulement polyphonique (fondée sur l'altérité du point de vue du destinataire), mais due aussi à l'annonce d'un désaccord ultérieur du locuteur, attendu généralement sous la forme d'un enchaînement adversatif. La concession implique un revirement ultérieur de l'adhésion préalable du locuteur au point de vue de son destinataire, qui se réalise généralement sous la forme d'un enchaînement modalisé par un connecteur adversatif comme *mais, pourtant, cependant* (ou *ceci dit*, pour ce qui nous concerne, abordé en plus haut). On retrouve ici la fameuse relation 'Certes P, mais Q' (ou 'Bien que P, Q'), qui articule un antécédent concessif à un enchaînement adversatif. Dans le cadre d'un énoncé comme « Paul est fâché, je dis pas,

mais (ou *ceci dit*) il va se calmer », ou encore dans « Paul est aux anges, *j'entends bien, pourtant* il va déchanter », l'assentiment au point de vue du destinataire est subordonné à une réorientation adversative du point de vue finalement pris en charge par le locuteur. Sous forme liée, *je vois bien que...*, *je sais bien que...*, *il est vrai que...*, et même tout simplement *bien que...* ont un effet identique²⁴. Dans le passage suivant, *c'est vrai que...* modalise à deux reprises une proposition comme une forme d'assentiment concédé par le locuteur au pessimisme ambiant sur la crise économique :

(29) *c'est vrai hein*, qu'avec une récession telle qu'on la connaît, ça peut paraître dérisoire. *Cela dit*, c'est toujours bon à prendre, *hein*, sur le fond, *réellement*. *Mais c'est vrai* aussi que tout ça c'est un moyen de changer de terrain politique alors que la crise est profonde. (France Inter, *L'édito éco*, 2 avril 2009, 11 NG)

- 59 La première occurrence de *c'est vrai* modalise d'abord l'énonciation concessive d'une proposition (« Avec une récession telle qu'on la connaît, ça peut paraître dérisoire »), comme subordonnée argumentativement à l'énonciation d'une seconde proposition (« C'est toujours bon à prendre sur le fond ») modalisée à la fois comme anti-orientée relativement à la concession qui précède (en vertu de *cela dit*, connecteur adversatif de la catégorie B), et renforcée par *réellement* (adverbe d'engagement de la catégorie A). La hiérarchie des séquences ainsi établie est toutefois rééquilibrée, de part et d'autre, par l'usage de *hein* (interjection dialogique abordée plus haut), qui soumet chacune des séquences de ce premier mouvement périodique à une appréciation confirmative du destinataire. Quant à la seconde occurrence de *c'est vrai*, assortie de *mais*, elle modalise finalement l'enchaînement d'un second mouvement concessif, portant sur une troisième et ultime proposition (« Tout ça n'est qu'un moyen de changer de terrain politique alors que la crise est profonde ») consistant à nouveau à inverser l'orientation argumentative de ce qui précède. La dynamique des séquences consiste donc dans ce passage à insérer, entre deux propositions concédées au pessimisme ambiant sur la gravité de la crise économique, l'énonciation d'une proposition centrale exprimant un point de vue optimiste du locuteur concernant certaines mesures à prendre en vue de contrecarrer cette crise. Allez savoir après ça s'il faut croire ou non à l'optimisme affiché du locuteur...
- 60 L'originalité de l'exemple précédent tient à sa façon de présenter, entre deux concessions au point de vue de la partie adverse, un point de vue quant à lui bel et bien revendiqué par le locuteur. Il n'en demeure pas moins que la concession consiste fondamentalement à exprimer un point de vue que le locuteur admet certes, mais *pour ainsi dire* à contrecœur, à l'insu de son plein gré *si j'ose dire*²⁵, en le présentant comme opposé au point de vue auquel il croit, qu'il revendique même personnellement, si ce n'est explicitement par un enchaînement adversatif, du moins sous forme sous-entendue. Un énoncé comme « Paul est fâché, *je dis pas* » concède que Paul est fâché, mais ce faisant annonce par avance, même en l'absence d'enchaînement adversatif, que le locuteur pense le contraire, que Paul n'est pas vraiment fâché en fait. L'absence d'enchaînement adversatif crée ainsi généralement un effet de suspension (de l'inversion argumentative annoncée), auquel l'exemple (29) ne réussit à échapper que dans la mesure où, en l'occurrence, le point de vue revendiqué personnellement par le locuteur a déjà été exprimé préalablement.
- 61 Ces observations nous conduisent à formuler une dernière remarque en ce qui concerne les constructions concessives, relatives au changement de sens de certaines formules verbales négatives à la première personne en construction libre ou liée. Il apparaît en effet qu'un énoncé comme « Paul est fâché, *je dis pas* », qui concède que Paul est fâché, ne

correspond pas sémantiquement à la forme liée « *Je dis pas que Paul est fâché* », qui concède au contraire que Paul ne l'est pas. La différence tient au fait que la première forme dérive de la contraction d'un enchaînement du type : « Paul est fâché, *je ne dis pas le contraire* », où le locuteur réfute avoir dit que Paul n'est pas fâché (et concède donc qu'il l'est), alors que la seconde relève de la réfutation d'une proposition selon laquelle le locuteur aurait dit (ou pensé) que Paul est fâché. Les deux formules sont issues d'un acte de réfutation, mais de deux propositions contraires. La dérivation indicielle dont sont issus certains modalisateurs concessifs comme *je dis pas que...*, *on peut pas dire que...*, *je prétends pas que...*, certains emplois de *je sais pas si...* résultent à la base d'un acte ayant consisté à réfuter formellement (rituellement) avoir dit ou pensé quelque chose, sans pour autant avoir renoncé à le dire ou à le croire. « *Je dis pas que Paul est fâché* » en est venu ainsi à concéder que Paul ne l'est pas, et ce faisant à laisser entendre qu'il l'est quand même. Et de même inversement, « *Je dis pas que Paul est pas fâché* » concède que Paul est fâché, sans y croire vraiment donc. L'énoncé est alors équivalent à « Paul est fâché, *je dis pas* » (qui sous-entend que « *non pas tant que ça* », en vertu d'une dérivation analogue). À l'arrivée de la dérivation indicielle dont ils sont issus, *je dis pas que...*, *on peut pas dire que...* modalisent donc une proposition que réfute explicitement le locuteur en vue de concéder le point de vue contraire, mais pour reprendre finalement cette proposition à son compte au plan de la période. Le procédé est assez élaboré mais parfaitement automatisé, codé linguistiquement dans la formule et donc insensible, en terme d'effort interprétatif. Cela est d'autant plus remarquable que certains modalisateurs (ou certains emplois) de formes analogues comme *je pense pas que...*, *je trouve pas que...*, *je dirais pas que...* ont conservé, en ce qui les concerne, leur pleine force de réfutation. Nullement concessives, ce sont alors des formules que nous appellerons polémiques ou d'opposition, de réfutation.

- 62 Fussent-elles concessives et proches parfois de l'expression d'un désaccord indirect, les formules d'assentiment ne doivent pas pour autant en effet se confondre avec celles d'*opposition* ou de *réfutation*, qui marquent explicitement un désaccord et ont pour effet interactionnel de différer la clôture d'un échange, en forçant l'interlocuteur à se déterminer face à une prise de position *polémique* de la part du locuteur.
- 63 On l'a vu, à propos de certains adverbes comme *vraiment*, *franchement*, on peut regrouper notamment les emplois (ou formules) qui manifestent une relation *polémique directe* à l'égard de la proposition modalisée, comme dans nos exemples (10) et (11). La formule sert alors à réfuter directement ce qui est exprimé dans la proposition modalisée, notamment sous forme libre plus ou moins grammaticalisée centrée sur le verbe *dire* (*soi-disant*, *c'est vite dit*, *c'est beaucoup dire*, *c'est vous qui le dites*, *que tu dis*, *je sais pas que te dire*), ou autres verbes de parole ou d'opinion (*tu parles*, *tu rigoles*, *penses-tu*, *pensez-vous*), ou locutions diverses (*enfin !*, *allons !*, *voyons !*, *n'importe quoi !*, *non*). Ou sous forme liée, toujours plus ou moins grammaticalisée, notamment de modalisateurs à la forme négatives première personne (*je pense pas que...*, *je trouve pas que...*), de phrases interrogatives ou contrefactuelles (*qui vous dit que...*, *qu'est-ce qui t'a dit que...*, *si tu crois que...*, *s'ils croient que...*, *comme si...*). Dans les exemples suivants notamment (d'abord une parodie de Nicolas Sarkozy par Anne Roumanoff, et ensuite le vrai Sarkozy dans une conférence de presse), *s'il croient que...*, *soi-disant*, *vous voyez...* sont des modalisateurs polémiques directs consistant à réfuter ce qui est exprimé dans les propositions qu'ils modalisent :

(30) *Franchement*, vous voulez que je vous dise ? Les Français, ils se rendent pas compte de la chance qu'ils ont de m'avoir comme président. *S'ils croient que* c'est facile comme métier ! *Soi-disant* je contrôlerais la presse, mais vous avez vu toutes ces

couvertures de journaux qui me sont hostiles ? (Le Journal du Dimanche, 19 septembre 2010, Anne Roumanoff)

(31) – [Journaliste] Il semblerait qu'il y ait votre nom, que vous ayez donné votre aval à la création de deux sociétés au Luxembourg.

– [Nicolas Sarkozy] Une pièce avec le nom de Nicolas Sarkozy qui dit ça ? Mais *enfin* écoutez, jamais. Je n'en ai aucun souvenir. Vous voyez le ministre du budget qui va signer un document pour donner son aval à une société luxembourgeoise ? [...] *Enfin* écoutez, Cela ne vous suffit pas Clearstream et tout ça ? Faut recommencer ? (Lisbonne, Conférence de presse, 19 novembre 2010)

- 64 À ne pas confondre avec les modalisateurs ou emplois *polémiques indirects*, comme en (12), lorsque la formule ne réfute pas directement la proposition modalisée, mais une proposition contraire sous-entendue. La formule modalise alors l'énonciation d'une proposition consistant à réfuter un point de vue contraire, imputé à l'interlocuteur (parfois une opinion imputée à un destinataire imaginaire). À l'ouverture de (30), par exemple, « Franchement, vous voulez que je vous dise ? » modalise l'énonciation d'un contenu (présupposé en l'occurrence) associé à un point de vue selon lequel « les Français ont de la chance de m'avoir comme président », comme destinée à réfuter un point de vue contraire, selon lequel « les Français trouvent à se plaindre, se mordent les doigts de m'avoir élu ». Nombre de modalisateurs comme *je dis bien (que...)*, *je vous dis (que...)*, *vous dis-je, puisque je vous le dis, je vous signale* (proches de *franchement, vraiment, en vérité*) jouent ce rôle. Dans le parler populaire lorrain, *j'te ferai dire (que...)*, ou *j'te ferai pas dire (que...)* servent à modaliser une déclaration polémique indirecte, consistant à réfuter une croyance contraire, imputée au destinataire. En (31), les « *enfin écoutez* » entrent en relation polémique directe vers l'arrière (à l'égard des propositions « Une pièce avec le nom de Nicolas Sarkozy qui dit ça », et plus bas « Le ministre du budget qui va signer un document pour donner son aval »), et indirecte vers l'avant (à l'égard des propositions « Jamais. Je n'en ai aucun souvenir », et respectivement « Ça ne vous suffit pas Clearstream tout ça ? »).
- 65 Je relève au passage que l'emploi de *jamais* semble polyvalent en (31) (ce qui motive sa transcription à la fois en italique et en caractères gras). Dans sa relation au modalisateur « *enfin écoutez* » qui le prend pour objet, l'adverbe exprime une proposition selon laquelle « Sarkozy n'a jamais signé le document incriminé ». Mais l'adverbe en question semble aussi s'associer au modalisateur en vue de réfuter rétroactivement la proposition « Une pièce avec le nom de Nicolas Sarkozy qui dit ça ». Cette polyvalence tient au fait que *jamais* est en français à la fois un adverbe de constituant (adverbe de temps) à visée propositionnelle (dans le cadre d'un énoncé comme « Paul n'est *jamais* venu », par exemple), mais dont certains emplois semblent en voie d'assurer sa grammaticalisation progressive en tant que formule de réfutation (dans le cadre d'un enchaînement comme par exemple « Paul est-il satisfait pour autant après tout ça ? *Jamais !* (ou *Jamais de la vie !*) », où la valeur temporelle de *jamais* est affaiblie, si ce n'est totalement neutralisée).
- 66 Qu'il me soit permis de suspendre un peu abruptement (et provisoirement) nos observations sur ces dernières considérations, face aux vastes champs des faits énonciatifs polyphoniques et des processus de grammaticalisation dont ils relèvent, dont bien des aspects restent à clarifier.

BIBLIOGRAPHIE

- ANDERSEN, Hanne Leth, *Propositions parenthétiques et subordination en français parlé*, Thèse de doctorat de l'université de Copenhague, 1997.
- ANSCOMBRE, Jean-Claude, « Des adverbes d'énonciation aux marqueurs d'attitude énonciatives : le cas de la construction tout + adjectif », *Langue française* 161, 2009a, p. 59-80.
- ANSCOMBRE, Jean-Claude, « Note pour une théorie sémantique des jurons, insultes et autres exclamatives », Lagorgette, Dominique (dir.), *Les insultes en français*, Éditions de l'Université de Savoie, 2009b, p. 9-30.
- ANSCOMBRE, Jean-Claude *et al.*, « Apparences, indices, et attitude énonciative : le cas de *apparemment* », *Langue française* 161, 2009, p. 39-58.
- APOTHELOZ, Denis, « La rection dite "faible" : grammaticalisation ou différentiel de grammaticité ? », *Verbum* 25/3, 2002, p. 241-262.
- BALLY, Charles, *Linguistique générale et linguistique française*, Berne, Francke, [1932] 1965.
- BANFIELD, Ann, *Unspeakable Sentences*, Londres Routledge & Kegan Paul, 1982.
- BARBERIS, Jeanne-Marie, « Onomatopée, interjection, un défi pour la grammaire », *L'information grammaticale* 53, 1992, p. 52-57.
- BARBERIS, Jeanne-Marie, « L'interjection : de l'affect à la parade, et retour », dans « L'exclamation », *Faits de langues* 6, 1995, p. 93-104.
- BENVENISTE, Émile, « De la subjectivité dans le langage », *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard, 1966, p. 258-266.
- BERRENDONNER, Alain, « Morpho-syntaxe, pragma-syntaxe et ambivalences sémantiques », dans Andersen H. L. & Nølle H. (dir.), *Macro-syntaxe et macro-sémantique*, Éditions Peter Lang, 2002, p. 23-41.
- BERRENDONNER, Alain, « L'alternance que/#, subordination sans marqueur ou structure périodique ? », in Van Raemdonck, Dan, *Modèles syntaxiques*, Éditions Peter Lang, 2008, p. 279-296.
- BLANCHE-BENVENISTE, Claire, « Constructions verbales en incise et rection faible des verbes ». *Recherches sur le français parlé* 9, 1989, p. 53-73.
- BLANCHE-BENVENISTE, Claire & WILLEMS, Dominique, 2007, « Un nouveau regard sur les verbes faibles ». *Bulletin de la société linguistique de Paris* 102/1, 217-254.
- BORILLO, Andrée, « Les adverbes et la modalisation de l'assertion », *Langages* 43, 1976, p. 74-89.
- BRES, Jacques, « 'Hou ! Haa ! yrrââ' : interjections, exclamation, actualisation », *Faits de langues* 6, 1995, p. 81-91.
- BURIDAN, Claude, *L'interjection en français : esquisse d'une étude diachronique. Essai de synthèse des travaux et aperçu sur l'histoire et les emplois de « Hélas »*, Strasbourg, Université Marc Bloch, 2001.
- CARON-PRAGUE, Josiane & CARON, Jean, « Les interjections comme marqueurs du fonctionnement cognitif », *Cahiers de praxématique* 34, 2000, p. 51-76.

- COMBETTES, Bernard, « Du niveau textuel au niveau énonciatif dans la grammaticalisation », *Langue française* 149, 2006, p. 48-60.
- COMBETTES, Bernard & KUYUMCUYAN, Annie, « La formation des modalisateurs en français : le cas des locutions formées sur vérité », *Langue française* 156, 2007, p. 76-92.
- COMBETTES, Bernard & MARCHELLO-NIZIA, Christiane, « Introduction : Grammaticalisation et changement linguistique », *Verbum* 25/3, 2003, p. 225-240.
- CULIOLI, Antoine, « Valeurs modales et opérations énonciatives (à propos de certains emplois de bien et de fort bien) », *Le Français moderne* 46 (4), 1978, p. 300-317.
- DE CHANAY, H., « Dialogisme, polyphonie, diaphonie : approche interactive et multimodale », in Perrin, Laurent (dir.), *Le sens et ses voix. Dialogisme et polyphonie en langue et en discours*, Université Paul Verlaine – Metz, *Recherches linguistiques* 28, 2006, p. 49-75.
- DENDALE, Patrick & Tasmowski, Liliane (dir.), 1994, « Les sources du savoir », *Langue française* 102.
- DUCROT, Oswald, *Le dire et le dit*, Paris, Minuit, 1984.
- FAURÉ, Laurent, « Actualisation et production interjective du sens : le cas de la forme vocalique oh », *Cahiers de praxématique* 34, 2000, p. 77-105.
- GUIMIER, Claude, *Les adverbes français*, Paris, Éditions Ophrys, 1996.
- HERMOSO, Adelaida, « Personnellement et franchement : deux attitudes énonciatives », *Langue française* 161, 2009, p. 23-38.
- KLEIBER, Georges, « Sémiotique de l'interjection », *Langages* 161, 2006, p. 10-56.
- KRONNING, Hans, « Modalité et diachronie : du déontique à l'épistémique. L'évolution sémantique de debere/devoir », *Actes du XI^e congrès des romanistes scandinaves*, Université de Trondheim, 1990, p. 301-312.
- KRONNING, Hans, « Polyphonie, constructions conditionnelles et discours rapporté », *Langue française*, n° 164, 2009, p. 97-112.
- MILNER, Jean-Claude, *De la syntaxe à l'interprétation. Quantité, insultes, exclamation*, Paris, Éditions du Seuil, 1978.
- MILNER, Jean-Claude, *Introduction à une science du langage*, Paris, Éditions du Seuil, 1989.
- MOLINIER, Christian, *Une classification des adverbes en -ment*, Paris, Éditions Ophrys, 1990.
- NØLKE, Henning, *Linguistique modulaire : de la forme au sens*, Louvain/ Paris, Peeters, 1994.
- NØLKE, Henning, « Pour une théorie linguistique de la polyphonie : Problèmes, avantages, perspectives », in Perrin L. (dir.), *Le sens et ses voix. Dialogisme et polyphonie en langue et en discours*, Université Paul Verlaine – Metz, *Recherches linguistiques* 28, 2006, p. 223-269.
- OLIVIER, Claudine, *Traitement pragmatique des interjections en français*, thèse de doctorat 3^e cycle, Université Toulouse-le-Mirail, 1986.
- OLIVIER, Claudine, 1995, « L'interjection Ah !, logique et subjectivité », *Champs du Signe*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, p. 223-239.
- OLIVIER, Claudine, 2000, « L'interjection Mon Dieu : variabilité sémantique et situations de discours », *Cahiers de Praxématique*, n° 34, Praxiling, Montpellier-III, p. 161-189.
- PEIRCE, Charles Sanders, *Philosophical Works of Peirce*, New York, Dover Publications Inc, 1955.

PERRIN, Laurent, « Aspects de la voix du locuteur à l'intérieur du sens », *Cahiers de praxématique* 49, Praxiling, Université Paul-Valéry, Montpellier III, 2007, p. 79-101.

PERRIN, Laurent, « La voix et le point de vue comme formes polyphoniques externes. Le cas de la négation », *Langue française* 164, 2009, p. 61-79.

PERRIN, Laurent, « L'énonciation dans la langue : ascriptivisme, pragmatique intégrée et sens indiciel des expressions », dans Vahram Atayan & Ursula Wienen (dir.), *Ironie et un peu plus. Hommage à Oswald Ducrot pour son 80^e anniversaire*, Francfort, Peter Lang, 2010, p. 65-85.

PERRIN, Laurent, « Figement, énonciation et lexicalisation citative », dans Jean-Claude Anscombre et Salah Mejri, *Études sur figement : la parole entravée*, Paris, Champion, 2011, p. 80-94.

RABATEL, Alain, *Homo narrans. Pour une analyse énonciative et interactionnelle du récit*, Limoges, Lambert-Lucas, 2008.

REINHART, Tanya, « Point of View in Language. The Use of Parentheticals », in Rauh G., *Essays on Deixis*, Tübingen, Gunter Narr Verlag, 1983, p. 169-194.

ROSSARI, Corinne, « Formal properties of a subset of discourse markers : connectives », in Fischer K (dir.), « Approaches to Discourse Particles », *Studies in Pragmatics* 1, Amsterdam, Elsevier, 2006, p. 299-314.

ROULET, Eddy et al., *L'articulation du discours en français contemporain*, Berne, Peter Lang, 1985.

SWIATKOWSKA, Marcella, *Entre dire et faire. De l'interjection*, Krakov, Wydawnictwo, Uniwersytetu Jagiellonskiego, 2000.

SWIATKOWSKA, Marcella, « L'interjection : entre deixis et anaphore », *Langages* 161, 2006, p. 47-56.

TESNIÈRE, Lucien, « Sur la classification des interjections », *Mélanges P. M. Haskovec*, Brno, Imprimeries Globus, 1936, p. 434-452.

TESNIÈRE, Lucien, *Eléments de syntaxe structurale*, Paris, Klincksieck, 1959.

TRAUGOTT Elizabeth & Heine, Bernd (dir.), *Approches to Grammaticalization*, Amsterdam, John Benjamins, 1991.

URMSON, James Opie., « Parenthetical verbs », *Mind* 61, 1952, p. 480-496.

VASSILEVA, Albena, *Vers un traitement modal de l'interjection en français*, Tirnovo, Presses Universitaires de Veliko-Tirnovo, 1998, p. 73-78.

WITTGENSTEIN, Ludwig, *Tractatus Logico-philosophicus*, Londres, Routledge & Kegan Paul, [édition allemande 1921] 1961.

NOTES

1. Voir à ce sujet l'opposition entre *dire*₁ et *dire*₂ selon Oswald Ducrot, *Le dire et le dit*, Paris, Minuit, 1984, p. 187-189 ; la notion d'expression *montrée*, chez Hans Kronning, « Modalité et diachronie : du déontique à l'épistémique. L'évolution sémantique de *debere/devoir* », *Actes du XI^e congrès des romanistes scandinaves*, Université de Trondheim, 1990 ; ou Henning Nølke, *Linguistique modulaire : de la forme au sens*, Louvain/ Paris, Peeters, 1994 ; qui s'inspirent de Ludwig Wittgenstein, *Tractatus Logico-philosophicus*, Londres, Routledge & Kegan Paul, [édition allemande 1921] 1961. Voir aussi sur ce sujet, Laurent Perrin, « L'énonciation dans la langue : ascriptivisme, pragmatique intégrée et sens indiciel des expressions », dans Vahram Atayan, & Ursula Wienen

(dir.), *Ironie et un peu plus. Hommage à Oswald Ducrot pour son 80^e anniversaire*, Francfort, Peter Lang, 2010, p. 65-85.

2. Voir néanmoins à ce sujet le numéro 6 de la revue *Faits de langue* (1995), ainsi que le n° 161 de *Langages* (2006). Voir aussi la thèse de Claudine Olivier (1986), ainsi que, parmi différents articles récents sur l'interjection en bibliographie, notamment Claude Buridan, *L'interjection en français : esquisse d'une étude diachronique. Essai de synthèse des travaux et aperçu sur l'histoire et les emplois de « Hélas »*, Strasbourg, Université Marc Bloch, 2001.

3. Dans tous nos exemples authentiques numérotés, je transcris en italique les interjections (ou autres formules énonciatives), et certaines séquences propositionnelles qu'elle modalise.

4. Entre le cri pur et simple comme indice contextuel et l'interjection comme indice conventionnel, il existe toutes sortes de cas intermédiaires dans les corpus. Sur ce point notamment, comme sur différents aspects de l'interjection, voir certaines observations de Jeanne-Marie Barberis, « Onomatopée, interjection, un défi pour la grammaire », *L'information grammaticale* 53, 1992 et du même auteur : « L'interjection : de l'affect à la parade, et retour », dans « L'exclamation », *Faits de langues* 6, 1995, p. 93-104. et de Bres (1995), qui ouvrent plusieurs pistes de recherches intéressantes. Pour ce qui concerne les interjections *ah !*, *oh !*, voir Olivier C., 1995, « L'interjection *Ah !*, logique et subjectivité », *Champs du Signe*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail. Et voir aussi Laurent Fauré, « Actualisation et production interjective du sens : le cas de la forme vocalique *oh* », *Cahiers de praxématique* 34, 2000.

5. Voir notamment sur ce sujet Jean-Claude Milner, *De la syntaxe à l'interprétation. Quantité, insultes, exclamation*, Paris, Éditions du Seuil, 1978. Ainsi que Ann Banfield, *Unspeakable Sentences*, Londres, Routledge & Kegan Paul, 1982. Voir aussi Jean-Claude Anscombre, « Note pour une théorie sémantique des jurons, insultes et autres exclamatives », Dominique Lagorgette, (dir.), *Les insultes en français*, Éditions de l'Université de Savoie, 2009b, p. 9-30.

6. Nous laisserons ici de côté les interjections comme *ouste*, *stop*, *chut*, qui qualifient leur énonciation comme l'association d'une force illocutoire (directive en l'occurrence) à une forme de contenu intégré (*Ouste* signifie quelque chose comme « Je vous demande de vous en aller », *Stop* « Je vous demande de vous arrêter », et ainsi de suite). Nous laisserons aussi de côté les interjections comme *pst*, *ohé*, assimilables à de simples interpellations, qui n'expriment ni ne modalisent aucun contenu propositionnel. Sur la fonction modale des interjections, voir Marcella Swiatkowska, *Entre dire et faire. De l'interjection*, Krakov, Wydawnictwo, Uniwersytetu Jagiellonskiego, 2000 et du même auteur, « L'interjection : entre deixis et anaphore », *Langages* 161, 2006. Voir également Albena Vassileva, *Vers un traitement modal de l'interjection en français*, Tirnovo, Presses Universitaires de Veliko-Tirnovo, 1998.

7. Sur ce point, voir Josiane Caron-Prague & Jean Caron, « Les interjections comme marqueurs du fonctionnement cognitif », *Cahiers de praxématique* 34, 2000. Certaines observations sont intéressantes, en particulier celles qui abordent cette question sous un angle plus cognitif.

8. Il en irait de même d'une formule comme *enfin*, par exemple, qui pourrait commuter avec *ah !* en (4), avec en l'occurrence à peu près la même valeur de réfection de ce qui précède. Tout comme *ah !*, *enfin* serait alors délesté de la valeur émotive dont ces formules sont pourvues lorsqu'elles portent sur une clause assimilable à une période simple (ou comme totalité) comme en (1) et (2).

9. Pour une analyse polyphonique des usages de *ah !* dans cette scène de *Tintin* se référer à Hugues De Chanay, « Dialogisme, polyphonie, diaphonie : approche interactive et multimodale », dans Laurent Perrin (dir.), *Le sens et ses voix. Dialogisme et polyphonie en langue et en discours*, Université Paul Verlaine – Metz, *Recherches linguistiques* 28, 2006, p. 49-75.

10. Sur les adverbes d'énonciation, voir notamment Claude Guimier qui parle à ce sujet d'adverbes de phrase in *Les adverbes français*, Paris, Éditions Ophrys, 1996. Voir aussi Christian Molinier, *Une classification des adverbes en -ment*, Paris, Éditions Ophrys, 1990. Et aussi Henning Nölke, *Linguistique modulaire : de la forme au sens*, Louvain/ Paris, Peeters, 1994. Pour ce qui

concerne les approches énonciatives, se référer à Henning Nølke, *op. cit.*, p. 113s, et à Jean-Claude Anscombre « Des adverbess d'énonciation aux marqueurs d'attitude énonciatives : le cas de la construction tout + adjectif », *Langue française* 161, 2009, p. 59-80.

11. Sur l'évolution diachronique de *apparemment* comme adverbe d'énonciation, voir Jean-Claude Anscombre, Alvaro Arroyo, Caroline Foullieux, Sonia Gómez-Jordana, Amalie Rodriguez Somolinos, Laurence Rouanne & Jesús Salò, « Apparences, indices, et attitude énonciative : le cas de *apparemment* », *Langue française* 161, 2009.

12. Adverbe très célinien au demeurant, on retrouve *décidément* à un taux de fréquence élevé notamment dans le *Voyage* et dans toute l'œuvre de Céline (alors que *finalement*, par exemple, n'y apparaît pratiquement pas).

13. En ce qui concerne les modalisateurs formés sur la notion de vérité, voir Bernard Combettes & Annie Kuyumcuyan, « La formation des modalisateurs en français : le cas des locutions formées sur vérité », *Langue française* 156, 2007.

14. En ce qui concerne la différence entre *franchement* comme adverbe polyphonique de réfutation, et *personnellement* comme adverbe modal, voir Adelaida Hermoso, « Personnellement et franchement : deux attitudes énonciatives », *Langue française* 161, 2009.

15. Sur les verbes parenthétiques comme recteurs faibles, voir notamment Hanne Leth Andersen, *Propositions parenthétiques et subordination en français parlé*, Thèse de doctorat de l'université de Copenhague, 1997 ; Denis Apotheloz, « La rection dite "faible" : grammaticalisation ou différentiel de grammaticité ? », *Verbum* 25/3, 2002, p. 241-262 ; Claire Blanche-Benveniste, « Constructions verbales en incise et rection faible des verbes ». *Recherches sur le français parlé* 9, 1989.

16. Patrick Dendale & Liliane Tasmowski (dir.), 1994, « Les sources du savoir », *Langue française* 102.

17. Parmi d'autres études sur le classement et les propriétés des connecteurs, à commencer par celle de Corinne Rossari, « Formal properties of a subset of discourse markers : connectives », in Fischer K (dir.), « Approaches to Discourse Particles », *Studies in Pragmatics* 1, Amsterdam, Elsevier, 2006 ; voir également Eddy Roulet et al., *L'articulation du discours en français contemporain*, Berne, Peter Lang, 1985.

18. À ne pas confondre avec *il faut le dire*, qui est une formule de retenue de la catégorie A.

19. On peut relever en outre que *disons* et *que dis-je* ne suivent pas le même ordre directionnel dans l'articulation de l'enchaînement correctif (comme l'indiquent les italiques). *Disons* modalise l'énonciation d'un consécutif reformulant (il pourrait être post-posé à la séquence qu'il modalise, comme dans : « [...] à la supervision, *au contrôle disons* »). *Que dis-je* en revanche modalise l'énonciation d'un antécédent reformulé (il pourrait être antéposé, comme dans : « *que dis-je* où l'on menace, où l'on frappe... »).

20. À ne pas confondre avec *penses-tu*, *pensez-vous*, qui marquent la réfutation (cf. *infra*).

21. Ces effets énonciatifs hyperboliques, fondés sur l'engagement émotif du locuteur, sont à mon sens à la base de ce qui caractérise les formes de « sur-énonciation » (tels que les conçoit notamment Alain Rabatel, in *Homo narrans. Pour une analyse énonciative et interactionnelle du récit*, Limoges, Lambert-Lucas, 2008.). Au sens large, la notion de *sur-énonciation* repose sur un simple engagement énonciatif hyperbolique du locuteur ; au sens étroit, cette notion s'applique à des formes dialogiques-polyphoniques de confirmation hétéro-initiée de la catégorie C. Elle se traduit dès lors par une sorte de domination émotive ou subjective du locuteur sur autrui (destinataire ou personnage) ; l'engagement hyperbolique du locuteur place alors le destinataire (ou personnage) sous son autorité, ou du moins son contrôle, par une forme de captation de son point de vue.

22. À ne pas confondre avec *je te dis pas*, *je vous dis pas*, qui marquent un engagement hyperbolique de la catégorie A, c'est-à-dire une forme de *sur-énonciation* (au sens large).

23. À l'inverse des précédentes (*cf.* note 21), ces formules de retenue émotive impliquent donc une forme de *sous-énonciation* au sens étroit, à savoir une énonciation placée sous l'autorité, le contrôle d'un destinataire (ou personnage), qui se traduit parfois comme une forme de soumission subjective du locuteur, par le jeu d'une adhésion relative et temporaire au point de vue de son destinataire. Au sens large, la sous-énonciation implique simplement la retenue émotive du locuteur sous quelque forme que ce soit.

24. De forme analogue, *je dis bien que* marque en revanche une forme d'engagement hyperbolique à visée polémique, sur laquelle nous reviendrons dans la conclusion de cette étude.

25. S'il m'est permis de recourir ainsi coup sur coup à deux modalisateurs de retenue de la catégorie A (signalés en 3.1.2), qui n'ont rien de polyphonique en ce qui les concerne.

INDEX

Mots-clés : énonciation, modalisateur, connecteur

AUTEUR

LAURENT PERRIN

Université de Lorraine, CREM